



Deux lundis par mois pendant l'été, retrouvez dans *Le Courrier* un inédit (extrait) d'un-e auteur-trice de théâtre suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursDRAM En collaboration avec l'Atelier critique de l'UNIL, le Programme romand en études théâtrales, et la Société suisse du Théâtre, et avec le soutien des fondations Michalski, Ernst Göhner et Oertli.



MÉLANIE CHAPPUIS

L'AUTRE

Nelly et Alessandra sont attablées à l'intérieur d'un bar plus neutre que discret, dans un face-à-face qui semble durer depuis un moment.

A: Vous dites toujours n'importe quoi quand vous êtes nerveuse?

N: ...

A: Avec votre pauvre référence biblique complètement hors sujet.

N: ...

A: La trahison de Judas se discute, pas la vôtre.

N: Une trahison se discute toujours je crois.

A: Colère froide, calme. Ah oui?

N: Allons-nous parler de ça, de lui, entrer dans le vif du sujet, ou tourner autour, jusqu'à la colère éclatante?

A: La colère éclatante? Je la laisse aux candides.

N: ...

A: Vous voulez tout définir tout de suite.

N: Quoi donc?

A: Le déroulement de cette rencontre, par exemple. Le «vif du sujet» ou les approches périphériques. Vous verbalisez, au lieu de prendre la température. Et la fermer un moment.

N: Elle la ferme un moment.

A: Je parie que vous dites je t'aime dès que vous le ressentez, je parie que vous ne mettez rien à l'épreuve, vous êtes pressée et légère dans votre volonté de mettre des mots sur les choses.

N: Je me suis tue, pourtant... Un ange est passé.

A: Ce serait le comble. Un ange, au-dessus de vous.

N: Un diable, alors. *Silence*. Je dis je t'aime quand je le ressens. Je nomme les choses.

A: D'une façon pressée, légère, impulsive. D'ailleurs pourquoi ce rendez-vous? Une lubie. Je parie que c'était une pulsion. Si vous aviez dormi sur cette idée, vous en auriez changé.

N: J'ai souvent dormi sur cette idée. Mais elle revenait. Pourquoi avez-vous accepté?

A: Pour que ça change. Que ça s'arrête. Pour que quelque chose change ou s'arrête.

N: Nous sommes d'accord.

A: Le pire serait que rien ne change. Si rien ne changeait, ce serait la plus amère des trahisons.

Si rien ne changeait, je vous en voudrais au-delà de la rancœur que j'ai accumulée jusque-là à votre rencontre. Je vous en voudrais à mort. Je vous tuerais, je crois.

N: Elle sourit

A: Vous souriez?!

N: Pardonnez-moi. Ça ressemble à une colère sur le point d'éclater.

A: Ah oui, tiens. Un vieux reste... Vous ne m'en croyez pas capable?

N: Je vous crois capable de l'écrire. Vous êtes écrivaine, pas assassine.

A: Ça revient au même.

N: Parfois seulement.

A: Et donc, si rien ne changeait, si vous restiez tranquillement avec lui après notre rencontre, à poursuivre votre petit bout de chemin main dans la main, ce serait la plus basse des trahisons.

N: Car selon vous, le changement que nous souhaitons, l'arrêt, le point final serait de ma seule responsabilité? Pourquoi? Je veux dire, pourquoi est-ce que vous, de votre côté, vous n'avez jamais pensé à partir, le quitter.

A: Vous le laisser.

N: Ce n'était pas tout à fait le sens de ma question. Ce n'était pas un espoir égoïste. Plutôt un souci d'anthropologie féminine.

A: C'est marrant, j'ai eu le même genre de souci anthropologique, en me demandant comment on pouvait se contenter d'être une maîtresse pendant des années. Sans même penser au concept de sororité qui doit vous être totalement étranger, malgré votre petite tête hypocrite de sainte ni touche.

N: Votre violence verbale. Il en parle parfois. J'ai pensé qu'elle devait faire votre charme, plutôt que votre disgrâce.

A: C'est étrange, lui ne me parle pas de vous, même depuis qu'il sait que je sais.

N: La pudeur, la décence.

A: Bien sûr, c'est mieux que d'imaginer l'indifférence. Il me parle pourtant d'autres choses. Nous communiquons. Nous nous attablons. Nous prenons l'apéritif sur la terrasse, un verre de vin, des pistaches, ce genre de choses. Nous rions, parfois.

N: Ne nous blessons pas davantage. Je suis désolée si je vous ai mise en colère.

A: Je ne suis pas en colère, je vous méprise, c'est tout.

N: Si nous nous arrêtons là, il vous faudra me tuer, car rien ne changera, hormis l'intensité de ce dédain que l'on ressent l'une pour l'autre.

A: Vous essayez la voie de la sagesse ?

N: Du dialogue.

A: ...

N: On ne devient pas la maîtresse d'un homme si on n'aime pas cet homme, au-delà de tout, de soi, probablement. Au-delà de la sororité dont vous parliez et qui a bon dos, quand même...

A: Il y a d'autres raisons que l'amour à devenir une maîtresse. Mais je vous crois. Et ça m'arrange. Je me suis souvent dit que vous deviez l'aimer infiniment, pour vous trouver une sorte d'excuse, vous plaindre plutôt que vous haïr. La pitié, c'est plus doux que la haine, on vit mieux avec. Vous avez l'air du genre qui aime infiniment. Romantique. Sacrifié. Du genre qui aime l'autre plutôt que soi. Victime, vulnérable, qui a besoin d'être sauvée, petite moitié en quête de complétude.

N: Je suis du genre à savoir aimer.

A: Parce que vous croyez que moi pas? Je n'ai pas l'air d'une espèce à protéger, alors vous croyez que je ne sais pas aimer.

N: Je n'ai pas dit ça. Et je ne suis pas une petite chose.

A: Ah non? Rappelez-moi, vous faites quoi dans la vie? A part aimer bêtement un homme marié qui n'a aucune intention de quitter sa femme?

N: Je traduis des romans, italiens notamment. Les vôtres pas, je n'avais jamais entendu parler de vous avant lui. Je traduis aussi des auteurs anglais et allemands. Que des contemporains. Que des romans coup de cœur.

A: Ça paie bien?

N: ... Je fais ce que j'aime.

A: Non. Je pense que vous adorez les auteurs que vous traduisez et que vous tremblez devant leur plume comme une petite groupie zélée. Vous aimeriez être comme eux, mais ils vous impressionnent trop, alors vous les traduisez au lieu d'écrire vous-même. Ça vous rapporte le minimum vital, pas plus. Vous vivez chichement et dans vos moments de loisirs, vous rêvez au prince charmant. J'insiste: petite chose. Moitié. Demi-portion.

N: Vous êtes vexée car j'ignorais votre nom avant lui, car je n'ai jamais cherché à vous traduire. Votre avant-dernier roman n'existe d'ailleurs qu'en trois autres langues, très confidentielles, le roumain... le slovène et... l'islandais!

A: Vous êtes bien renseignée pour quelqu'un qui ne connaît pas mon travail.

N: Depuis lui, oui, je me suis renseignée. Depuis qu'il est dans ma vie, seulement, avant jamais. Je vous connais donc pour les mauvaises raisons. C'est un homme qui m'a amenée à vous, pas votre écriture. Votre écriture, non, de loin pas un coup de cœur.

A: Elle se lève. Vous êtes venue m'insulter. Vous ne vous contentez pas de briser mon couple, vous m'attaquez sur mon métier. Sous vos airs de victime se cache une belle ordure. Je ne vais pas vous donner le plaisir de vous exploser votre petite gueule de persécutée en public, mais si vous me

suivez dehors, je vous amène dans une impasse et je vous laisse en sang sur le trottoir.

N: Elle se lève aussi, la retient. Attendez, vous avez raison, je suis déplorable, je suis blessante quand je suis blessée, mais c'est vous qui avez commencé... *Alessandra se défait violemment de son emprise, Nellys'excuse de plus belle*. Vous avez le droit de me blesser je suppose, c'est de bonne guerre, alors que moi, j'ai déjà votre mari, je comprends, s'il vous plaît rasseyez-vous, j'ai tant désiré ce rendez-vous. S'il vous plaît.

A: Vous êtes pathétique. Ou folle à lier. Et moi, même si vous n'appréciez pas mon travail, je suis une écrivaine. Elle se rassied. Je reste. Je ferai de vous ma matière. Ensuite, je vous obligerai à me traduire, à écrire dans votre langue les mots que j'ai choisis pour vous détruire, pardon décrire.

Elles se défont du regard. Ça dure un temps.

A: *Se met dans la position de l'écrivaine qui se documente*. Pourquoi un homme marié? Pourquoi pas un homme libre qui vous ferait des enfants par exemple?

N: Il y en a eu, des hommes libres, une tentative d'enfant.

A: Vous n'êtes mère d'aucun être ni d'aucune œuvre.

N: Non. C'est bon, vous êtes vengée?

A: Vous ressemblez à une petite fille vieille sans avoir été adulte. Que s'est-il passé? Vos parents, comment étaient-ils?

N: Vous en êtes à la profondeur psychologique de vos personnages?

A: Répondez!

N: Sinon quoi?

A: Je pars. *Elle fait mine de se lever.*

N: Ils avaient toujours mieux à faire que moi. Pourtant j'étais fille unique. Ils n'étaient jamais là. J'ai grandi parmi eux, sans qu'ils daignent me regarder pousser.

A: *S'installe sur sa chaise.*

N: Il paraît que l'on choisit ses parents. J'ai mal choisi. Les parents. Les hommes. Je n'ai pas rencontré les bonnes personnes. Vous allez dire que je fais ma victime. Des amis, si. Avec les amis, ça va, je suis une autre, moins vulnérable, plus gaie, drôle même. Vous m'attristez, avec vos questions. Je n'aime pas creuser. Je laisse ça aux écrivains. Traductrice, ça me convient mieux, vraiment, ce n'est pas par lâcheté. Par protection.

A: C'est de la lâcheté.

N: De la survie. (...)

A: D'accord.

N: Parfois je me dis que ce n'est pas trop tard. Pour les enfants si, mais pas pour un compagnon avec lequel je serai bien.

A: Ce n'est pas trop tard. Il faut juste changer de schémas, au bout d'un moment.

N: Reprend la conversation là où elle voulait la mener. Et vous? Je ne suis pas parvenue à trancher: est-ce que vous restez par amour ou par détestation? Dans l'espoir de regagner son cœur ou par esprit de vengeance?



ANOUISH ABRAR

BIO

MÉLANIE CHAPPUIS Mélanie Chappuis est romancière, dramaturge, chroniqueuse et journaliste. Elle a passé son enfance sur différents continents, en Amérique latine, en Afrique de l'ouest et aux Etats-Unis, et vit aujourd'hui à Genève. En 2017, sa pièce *Femmes amoureuses* a été mise en scène par José Lillo, tandis qu'Anne Vuilloz a monté *Après la vague* en 2020. Mélanie Chappuis donne aussi volontiers voix à ses textes sur scène: dernièrement, elle a présenté *Dépendances* (éd. BSN Press), entourée par les artistes Alizé Oswald, Guillaume Pidancet et Michael Borcard. Parmi ses livres récents, citons *Suzanne*,

désespérément et *Après la vague*, publiés chez BSN Press, *Le journal inventé* paru aux Editions des communes réunies, ou encore *La pythie* et *Ô vous, sœurs humaines* parus chez Slatkine. Après un coup de cœur pour la comédienne Maria Mettral sur scène, Mélanie Chappuis lui a composé le personnage d'Alessandra dans *L'Autre*; une pièce autour des ambivalences féminines, du rôle d'épouse et des questions relatives à la fidélité, qui croisent souvent l'écriture de l'autrice. *L'Autre* est à paraître aux éditions BSN Press.